



Ninon Valder,

file de l'air

Flûtiste pour toujours, poly-instrumentiste et chanteuse, l'ex-complice de 'Colacho' Brizuela livre un disque qui rappelle et transcende à la fois ses multiples pérégrinations. Musiques argentines savamment frottées à bien d'autres latitudes.

Elle convoque les cœurs et tous les vents de la bienveillance dans un disque où se croisent tous les chemins et les visages de ses expériences musicales: *En mi corazón...*



une histoire ancrée en terre et totalement aérienne, « tellurique »

dira une spectatrice du concert de présentation donné à L'Ermitage, à Paris. « Tellurique? OK, je prends », convient l'artiste. Cela dit beaucoup mais encore assez peu d'une trajectoire ébouriffante: boussole obligatoire pour ne pas se perdre en route car avec Ninon Valder, on voyage vite. La conversation roule et tangue tandis que ses mains virevoltent des Andes argentines aux rythmes de l'afro-jazz en passant par Covent Garden pour un concert ressuscitant le set commun d'Osvaldo Pugliese et Astor Piazzolla au Carré d'Amsterdam (elle vivra au sortir de cette musique offerte au ballet de deux danseurs un affreux moment de solitude lacrymale), auxquels on peut ajouter le karaté, la pratique des shiatsus, une prière à la Pachamama, beaucoup de tango traditionnel en milonga (« Quand tu as bien chopé la piste et que tu embarques les danseurs avec toi, c'est génial! ») sans oublier un podcast de ses chroniques sur Radio Libertaire ou le groupe « Las Faminas ». Car Ninon, c'est

tout ça, ensemble et séparément, selon les époques, toujours avec fougue et constance.

La flûte, son instrument à la vie à la mort, et le bandonéon sont ici entre les mains d'une drôle de paroissienne bien décidée à les fiancer à son souffle et sa voix, car oui, elle chante aussi,

même si c'est venu plus tard. Vous avez déjà compris que si la musique argentine a rempli un grand pan de sa vie, rien n'indique que son prochain disque nous reliera à la pampa, la Boca ou Salta. Il serait même plutôt question de la kora, instrument fort peu pratiqué en milonga... Mais n'anticipons pas.

Rembobinons plutôt et retenons un instant Ninon Valder à ce « point d'étape » (elle accepte en riant l'affreux terme) qu'elle a tiré de son cœur argentin pour remailler ses cavales. Sa première flûte lui tombe entre les mains à Albi, lieu de naissance et haut lieu cathare dont on jurerait qu'il lui reste une forme de défiance envers les orthodoxies. Bien vite, arrive le conservatoire de Nantes, le classique et, sans trop tarder, la découverte du karaté et des shiatsus auprès de Gérard Chemama, maître reconnu de ces techniques. Il faut alors imaginer Ninon Valder marchant sur une poutre tout en jouant de la flûte et toutes sortes d'exercices où le travail du hara, ce point d'équilibre d'où jaillit l'énergie dans la tradition nippone, ouvre à la connaissance de soi. « Je me disais que ce travail sur le corps, aujourd'hui beaucoup plus connu, pouvait complètement transformer la musique classique – puisqu'à ce moment-là c'était mon univers –, assure la musicienne. Cela pouvait changer ce que les musiciens

'... La flûte, son instrument à la vie à la mort, et le bandonéon sont ici entre les mains d'une drôle de paroissienne...'



apportent sur scène, tant il permet de tout recentrer, d'aller à l'essentiel. En fait, en 1999-2000, c'est avec les gens du théâtre que j'ai été comprise dans cette recherche, parce qu'eux étaient déjà là-dedans. En même temps, j'étais arrivée à Gennevilliers avec Juan José Mosalini. Tout ça faisait quand même un gros mélange. » Précisons que sa professeure de flûte, surprise par les progrès de son élève, goûtera elle aussi au karaté.

Albi, Gennevilliers, Leeds...

Mais voyez plutôt comment le bandonéon vient aux filles à 12 ans. À Albi, sa prof lui met entre les mains la partition d'*Histoire du tango: Café 1930* pour flûte et guitare. Cinq ans plus tard, elle reprend le morceau avec un guitariste argentin lui aussi élève du conservatoire nantais: « Il avait un son argentin, le premier que j'aie entendu, un son dont je suis tombée amoureuse et il me fait écouter deux disques, Piazzolla en quintette à New York et Mercedes Sosa en public, à son retour en Argentine. Là, c'est LA claque! Je faisais déjà

du jazz et Piazzolla, c'est un mélange de classique, de jazz, de tango donc de musique traditionnelle... Ce quintette à New York, c'est... rrrhaaaa (elle se tord les mains, les dénoue, les élève...), ils sont sur le fil, dans cet espace, là, tout au bord mais ne tombent jamais. Je me suis dit: c'est là que je veux aller. »

Mais on retrouve d'abord Ninon à l'École Louis-Lumière, où elle va chercher un diplôme d'ingé-son sans rien abandonner de ses désirs de musique. En échec au concours d'entrée au conservatoire de Boulogne, elle se tourne vers le bandonéon, d'abord à Alfortville avec Juanjo Mosalini, puis à Gennevilliers avec Juan José en 1997: « Pareil, je suis tombée totalement amoureuse de son jeu. Quelle magie! Qu'on soit avec lui, avec un Piazzolla, un Saluzzi, un Juárez, un Stroschio, c'est la même capacité à transformer l'air, en deux notes. Ou en vingt, mais ce ne sont plus des notes, c'est un geste, une énergie qui nous traverse. » En 2001, elle franchit la Manche avant l'Atlantique pour parfaire sa formation jazz au Leeds College of Music, un lieu où on ne l'oblige pas



Ninon Valder avec Raúl Barboza lors du concert à Gennevilliers en hommage à Juan José Mosalini en nov. 2023



FRANCE GARCIA-FICHEUX

à être flûtiste OU bandonéoniste mais où on l'autorise bien à être l'une ET l'autre. Ce qui lui va très bien puisqu'à travers ses pérégrinations, elle tutoiera ici un clavecin, là une vielle à roue. Qu'importe le flacon!

Royaumont, Buenos Aires, Potosi...

Ainsi va Ninon Valder tout aussi attirée par l'art de « faire danser les gens, c'est-à-dire le rapport à une rythmique... », qu'elle interroge chez Saluzzi comme dans le jazz: « C'est peut-être même mon expression la plus profonde », ose-t-elle. Elle se frotte aux accents de l'afro-funk de Rido Bayonne, d'Etienne M'Bappé,

'... À l'époque, Ninon reste très attachée aux musiques africaines mais rencontre pour de bon le folklore argentin dans un long périple vers le nord, jusqu'au Pérou...'

de Sylvin Marc, « des mondes parallèles » mais des groupes dont l'esthétique ne lui semble pas si éloignée finalement du Piazzolla new-yorkais. Il lui faut faire sa place dans un monde où la présence féminine est alors cantonnée à la ligne des choristes: « Dans le phrasé, l'énergie, l'intuition, j'étais chez moi, mais dans l'improvisation j'étais encore très limitée... » résume-t-elle. Elle en tirera la conviction qu'un master de jazz performance ne sera pas de trop et que les allers-retours entre Leeds et Paris lui permettront au bout du compte de tout embrasser.

La synthèse de ses aspirations viendra en 2004 à l'abbaye de Royaumont où Dino Saluzzi dirige un stage, un premier contact pas forcément amène où Ninon se hérisse le poil avant d'obtenir l'intérêt du maestro devant une de ses compositions, suivi d'une invitation à Buenos Aires et d'une nouvelle rencontre dans la « ciudad de la furia » deux ans plus tard. Le séjour est bref mais intense: cap sur la Patagonie et surtout quelques leçons avec Saluzzi dans un contexte cette fois apaisé, bienveillant: « Il m'a toujours soutenue en fait », assure la bandonéoniste qui, terminant son cursus à Gennevilliers, effectuera de nouveaux séjours

argentins jusqu'en 2011. Dino Saluzzi se produit alors au Torquato Tasso de San Telmo, comme toujours accompagné de membres de sa tribu *salteña*, mais avec un guitariste invité, Nicolas "Colacho" Brizuela. Coup de foudre sonore et complicité à suivre.

Ninon reste à l'époque très attachée aux musiques africaines mais rencontre pour de bon le folklore argentin dans un long périple vers le nord, jusqu'au Pérou. Jujuy, Potosi... Elle s'approche des rythmes, des huainos notamment, « des doubles croches et des triolets qui se mélangent et surtout, on joue entre les deux. Je me suis dit : "Hum, hum... ça, je veux y arriver, je veux aller là !" » Elle s'achète une kena, des sikus, travaille sur le son mais n'abandonnera jamais la traversière, s'acharne à amener sa maîtrise du bandonéon au niveau de sa flûte avec pour but ultime « la liberté, l'improvisation, l'essence du jazz [...]. Au moment où l'impro arrive, il y a cette espèce de concentration où l'on sait que ce qui doit se produire n'est surtout pas ce qui est écrit sur la partition, s'enflamme-t-elle. Mais c'est beaucoup de travail pour parvenir à cet endroit-là, où il faut tout oublier pour être totalement présent ».

Comme de vieux potes

Un effort, une recherche sans fin qui lui fera rouvrir *The jazz piano book* de Mark Levine pour préparer son concert à l'Ermitage. Elle retrouve là son travail antérieur sur ces fichus accords de quarte tirés du jazz « à faire rentrer dans le bando ». Sa récente collaboration avec Raúl Barboza l'a d'ailleurs invitée à renforcer les patterns qui lui donneront la spontanéité qu'elle désire pour atteindre enfin avec son *fielle* « l'instinct que (je) possède à la flûte ».

Toujours présent dans sa quête, le leg de Juan José Mosalini continue d'inspirer Ninon Valder, un style dont « le phrasé, le lié incroyable, cet amour dans le toucher, quelque chose de profondément sensuel, même dans les forte – la force sans la violence », offre des bijoux de musique à chérir. Elle aura partagé cette volonté de toucher à l'indicible avec "Colacho" Brizuela : « Quand il est arrivé à Buenos Aires, il voulait savoir comment Roberto Grella buvait son café... Fan de Grella, il voulait comprendre comment il vivait pour

pouvoir jouer comme lui. Il était toujours resté très humble Nicolas [...]. Se rappeler de ça, c'était se rappeler qu'il avait une valeur. C'est drôle, avec toute cette carrière immense, il se raccrochait à ces choses très profondes, des perles qui lui permettaient de vaincre une timidité et l'aidaient à atteindre un état de musique. Et j'ai eu cette chance de le rencontrer au concert de Dino (Saluzzi) au Tasso. » Ce soir-là, la Française est fascinée par la guitare de Brizuela mais elle est là pour travailler avec le bandonéoniste. Malade, Saluzzi annule, Ninon se replie sur une cession avec "Colacho", longtemps inséparable accompagnateur et directeur musical de Mercedes Sosa : « On a joué quatre heures, et c'était comme si c'était un vieux pote. J'avais connu ça avec Sylvain Marc quand j'avais 20 ans. Finalement, Nicolas m'a proposé de jouer en duo. Nous étions en septembre 2011, ça a été le début de ma grande aventure argentine. Je passais plus de six mois par an là-bas et mon esprit lui, y était tout le temps. Colacho m'a dit :

« Il faut que tu chantes.

– Non, je ne chanterai pas ! Je joue, je compose, j'arrange mais je ne chante pas !

J'ai finalement accepté le défi parce que j'ai rencontré Martina A. Catella, spécialiste des chants du monde, à Paris. »

Martina invite Ninon à chanter « comme (je) joue de la flûte », provoquant un nouveau déclic, une ouverture vers une nouvelle approche du souffle, de l'air, des résonateurs. « Elle m'a ouvert un merveilleux parcours de chant. » L'Argentine, elle, lui fera entendre une autre voix, la sienne...

Besoin de lenteur

Là où la musicienne avait accumulé les savoirs, ce pays qui sait la faire rêver l'invite maintenant à se dépouiller et le folklore à ouvrir son cœur, mieux que le tango ne l'a fait, d'autant que bien des textes choquent la femme en elle. Colacho Brizuela l'initie à la zamba, il lui faudra trois ans pour bien la



Ninon Valder avec Sebastián Cordero

jouer : « Je ne savais pas faire, garder le truc en l'air... Si on ne saupoudre pas d'un peu d'or la réalité, la zamba c'est moche... » Mais travailler dans le cadre privilégié d'une complicité artistique avec un tel maestro du folklore lui permettra d'accepter un nouveau processus de « désapprentissage-réapprentissage ».

Il faut considérer aujourd'hui ce disque *En mi corazón* à l'aune de cette trajectoire sinueuse et dense. De fait, « oui, il pèse lourd », convient Ninon Valder, bien que la matière en soit très aérienne. Trente ans d'expériences se retrouvent abouchées à des choix parfois très récents comme celui de chanter très piano la *Zamba para no morir* inspirée de la version de Mayte Martín en quartet. « J'ai besoin de lenteur maintenant pour raconter l'histoire... » poursuit Ninon. Il se sera écoulé trois grosses années et un copieux travail préliminaire avec Leonardo Sánchez avant que le disque ne se

dessine en studio, pierre à pierre, thème à thème, sur des duos construits avec le piano de Carine Bonnefoy, les guitares tour à tour voluptueuses et terriennes de Kevin Seddiki et Sebastián Cordero, l'accordéon léger et swinguant de Raúl Barboza.

« Mon être est flûte
Mon être est bandonéon
Mon être est chant... »

Et c'est avec tous ces êtres que je me présente humblement à vous, prévient la poly-instrumentiste dans sa note d'intention. Je cherche à créer les liens entre nos identités profondes, nos terres et nos cieux, et à illuminer ces instants où nous nous sentons vraiment vivants. » Elle a rêvé d'un album « construit comme un voyage où la flûte est messagère des Andes, la voix l'expression de nos âmes, et le bandonéon le souffle de nos ancêtres ». Tout y est. ●

JEAN-LUC THOMAS